

Le prisonnier du pacha

Rares sont les objets en ce monde plus splendides que le kawas d'un consul. Son salaire est peut-être maigre, mais cela est plus qu'amplement compensé par sa tenue. Celle-ci additionne les mérites d'un manteau écossais, d'une capeline, d'une djellaba et d'une gabardine. Il arrive qu'elle soit courte et ne lui arrive qu'à la taille ; elle est le plus souvent fort longue et lui arrive aux talons. Elle est ornée de passementeries d'or et d'argent et aussi de fils de soie verts, écarlates, jaunes, bleus et pourpres. On y remarque des épaulettes en forme d'ailes qui donnent au kawas l'allure d'un gigantesque oiseau des tropiques lorsqu'il court dans une rue turque. Et comme si cela ne suffisait pas, son dos est orné des armoiries de la nation qu'il représente. L'emblème de certains pays lui sied mieux que d'autres. L'Autriche, par exemple, dont l'aigle noir à deux têtes offre un vif contraste avec la splendeur multicolore de la veste, la présence d'une tête sur chaque omoplate garantissant en outre une parfaite symétrie.

Quand le consul sort en voiture, le kawas monte sur le siège, à côté du cocher, et croise ses mains sur le pommeau d'un large cimenterre demi-circulaire, ce grand sabre en forme de nouvelle lune que, dans les tableaux représentant des scènes orientales, nous voyons le bourreau essuyer sur sa veste après qu'il a envoyé rouler une demi-douzaine de têtes sur le pavé autour de lui. Comme le kawas possède généralement d'énormes moustaches tombantes, ce sabre lui donne, par surcroît, un aspect des plus sanguinaires, qui est fort impressionnant. En réalité, pourtant, c'est un bonhomme bien inoffensif, dont le principal rôle consiste à faire les courses du consul et à servir de guide aux touristes qui désirent visiter les mosquées et autres curiosités de la ville, et qui le rémunèrent de ses services au moyen de pourboires qu'il accepte avec beaucoup de reconnaissance.

Le kawas de Mr. Turner frappa à la porte du cabinet du consul, son maître, et, ayant été invité par ce dernier à entrer, s'avança vers lui, en proie à la plus vive émotion.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda le consul.

— Excellence, l'homme qui avait disparu est de retour.

— Quel homme, Selim ?

— L'homme à l'eau froide, Excellence.

— Ah ! vous voulez dire McSimmins ?... Mais il n'a pas disparu, il est retourné dans sa patrie, vous vous le rappelez bien. Il m'a envoyé ses papiers, il y a environ un mois, en me priant de lui accorder un permis l'autorisant à quitter la Turquie, chose qui était parfaitement inutile. C'est vous-même qui m'avez apporté les papiers, et je vous les ai rendus.

— Oui, Excellence, répondit nerveusement le kawas.

— Et alors, il est revenu ?... Que veut-il ?

— Oui, Excellence ; et il demande à vous voir ; mais j'ai cru mieux faire en ne lui permettant pas d'entrer.

— Pourquoi, Selim ?

— Je crois qu'il est fou, Excellence.

— Quant à cela, ce n'est pas une grande découverte. Pour ma part, je l'ai toujours considéré comme tel.

— Enfin, Excellence, il est là qui attend en uniforme de pacha turc, et il refuse de s'en aller. En outre, il s'est conduit très drôlement, et il ne serait peut-être pas prudent pour Votre Excellence de le recevoir.

— Mais non, mais non ! Qu'il entre ! Ce n'est pas McSimmins qui fera jamais de mal à personne. »

Le kawas s'en alla, très à contrecœur, cela se voyait, exécuter l'ordre qui lui était donné, et, quelques instants après, un personnage extraordinaire pénétrait chez le consul. Il était habillé comme un pacha turc et s'était campé sur la tête un tarbouch rouge orné d'un long gland de soie. Il fit son entrée en marchant avec beaucoup de précaution et de délicatesse, comme s'il posait les pieds sur de la glace très mince. Il tenait ses deux mains ouvertes et les avançait en tremblant devant lui, comme s'il avait peur de faire un

faux pas et de tomber, et sa tête oscillait continuellement de droite et de gauche avec tant de force que son tarbouch menaçait de sauter, et que le gland de soie s'agitait comme une mouche autour d'une lampe.

« Je... je... j'ai peur que vous ne me reconnaissiez pas, Mr. Turner, balbutia-t-il.

— Au contraire, je vous reconnais parfaitement, reparti le consul. Vous êtes ce Mr. McSimmins qui êtes venu ici pour convertir les Turcs à l'hygiène, en leur faisant prendre un bain tous les jours, sans tenir compte de l'observation que je vous avais adressée : à savoir que les Turcs procédaient à leurs ablutions cinq fois par jour.

— Ah ! d'accord, monsieur le consul ; mais ils ne se lavent que les mains et les pieds, et je persiste à croire que, si on les submergeait complètement une fois par jour, ils deviendraient de tout autres hommes.

— Il est de fait, dit le consul, que, si l'on submergeait le pays entier pendant vingt minutes, il y aurait, à mon avis, beaucoup de bien à en retirer, en somme ; mais c'est une chose dont il ne faudrait point parler en dehors du consulat. Cependant, ainsi que je vous l'ai déjà fait remarquer, si votre but est de leur inculquer la propreté, je vous rappellerai que, même chez nous, en Angleterre, nous connaissons les bains turcs et les considérons comme assez efficaces.

— Ce sont des bains chauds et amollissants », répliqua McSimmins, en s'exprimant avec une espèce de bégaiement qui semblait indiquer que sa théorie ne reposait pas sur des assises très solides. « Vous savez que ce que je préconise, moi, c'est l'eau froide.

— Oui, je me souviens, en effet... » commença le consul. Mais il s'interrompit aussitôt en voyant McSimmins se jeter par terre et se cramponner fébrilement au tapis. Le consul se leva d'un bond, en poussant une exclamation de stupeur.

« Ne vous tourmentez pas, s'écria McSimmins, ne vous tourmentez pas. Je vois tout tourner autour de moi, en ce moment ; mais cela va se passer, et, alors, je me relèverai. Attendez un instant que les choses se remettent à leur place. »

Au bout de quelques moments, McSimmins se redressa sur les genoux, puis, peu à peu, en tremblant de tous ses membres, il se remit sur pied. « Vous permettez que je m'assoie ? demanda-t-il.

— Mais certainement, reparti le consul en s'asseyant lui-même. Qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous êtes atteint de la danse de Saint-Guy ?

— Quelque chose comme cela, peut-être déclara son visiteur. Je ne sais vraiment pas quel nom donner au mal dont je souffre, mais je vais vous expliquer ce que j'éprouve. On dirait que mon cerveau s'est détaché à l'intérieur de mon crâne comme une amande mûre à l'intérieur d'une coque de noix, et, alors, si je marche un peu trop vite... paf ! il bascule, et tout ce qui est autour de moi bascule en même temps, de sorte que je suis obligé de me mettre à quatre pattes et de me secouer la tête jusqu'à ce que ma cervelle ait repris sa position normale. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Oh ! parfaitement, répliqua le consul en reculant un peu son fauteuil. Voulez-vous m'excuser une seconde, Mr. McSimmins, pendant que je vais appeler mon kawas ? J'ai du travail à lui donner, mais vous pourrez continuer votre histoire en toute liberté, car j'en fais un véritable confident. » Ce disant, le consul allongea la main vers sa sonnette.

McSimmins sourit avec amertume. « Ne craignez rien, monsieur le consul, dit-il ; je n'ai pas l'intention de vous faire du mal. Vous vous figurez que je suis fou, et c'est pour cela que vous voudriez appeler votre kawas, car je sais fort bien, tout comme vous, qu'on ne prend jamais un kawas pour confident. Je ne vous en veux nullement pour cela, remarquez, et, si vous avez peur de moi, vous n'avez qu'à rapprocher votre fauteuil de la porte ; moi, je resterai à l'autre bout de la pièce : comme cela, j'espère que vous serez tranquille. Seulement, je tiens à ce que vous m'écoutez... officiellement : c'est, d'ailleurs, pour cela que vous êtes ici, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! je n'ai pas peur du tout », affirma le consul, jugeant bon toutefois d'ajouter : « Car, en cas de danger, j'ai toujours là, dans mon tiroir, un revolver tout chargé. » Et, ce disant, il sortit l'arme en question et la posa sur son bureau.

« C'est une précaution fort sage », approuva McSimmins en secouant la tête. Mais, sans doute, cette secousse eut-elle un malencontreux effet sur lui, car il s'arrêta soudain, comme suffoqué, prit sa tête entre ses deux mains, la remua par saccades, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, finalement, murmura, en poussant un gros soupir de soulagement : « Ça y est. La voilà remise. »

Le consul trouva préférable de ne pas faire attention à ces paroles, par lesquelles se traduisait le contentement de McSimmins, qui était parvenu à remettre sa cervelle en place, et il se contenta de lui dire, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé : « Quand êtes-vous revenu, Mr. McSimmins ?

— Revenu ?... D'où cela ?

— Ne vous êtes-vous pas embarqué pour l'Angleterre, il y a un mois ?

— Non, je ne suis pas parti.

— Cependant, vous m'aviez envoyé vos papiers en me demandant de vous accorder un sauf-conduit pour quitter le pays, et je vous ai écrit un mot pour vous informer qu'aucun sauf-conduit n'était nécessaire. Depuis, je n'ai plus entendu parler de vous, et j'en ai conclu que vous étiez parti.

— Ah ! je comprends », dit McSimmins d'un ton rêveur, en s'apprêtant à hocher de nouveau la tête. Mais il arrêta aussitôt ce dangereux mouvement en se portant la main au front. « Eh bien ! je n'ai jamais quitté la Turquie, et même j'étais, depuis un mois, l'hôte de Zimri Pacha.

— Vraiment ! s'écria le consul. Eh bien ! vous avez dû voir que c'est un excellent homme. Il serait à souhaiter que tous les fonctionnaires fussent comme lui. Il m'a assuré qu'il s'intéresserait très vivement à votre campagne en faveur des bains froids, et qu'il faisait tout son possible pour vous aider. Il a même paru s'étonner vivement de ce que je ne m'y intéressais pas davantage.

— Oui, je crois l'avoir converti à mes idées, dit McSimmins, mais c'est seulement cette après-midi que j'y ai enfin réussi. Il y a un mois environ, il m'a envoyé un messenger pour me demander de lui apporter mes papiers, ajoutant qu'il serait heureux d'avoir des explications plus détaillées sur mes doctrines d'hygiène, attendu qu'il se sentait très enclin à en devenir l'adepte.

— C'est, en effet, ce qu'il m'a déclaré, dit le consul, et il s'est montré fort contrarié de votre départ.

— Fort bien. Donc, je suis allé le voir à l'heure indiquée, c'est-à-dire après la nuit tombée. Vous connaissez peut-être la maison du pacha, monsieur le consul ?

— Oui, je suis allé fréquemment lui rendre visite. Comme je vous le disais tout à l'heure, c'est un des plus intelligents fonctionnaires que j'aie rencontré, et il m'a toujours paru animé d'un vif désir d'éveiller chez les autres des idées plus nobles et plus élevées.

— Plus élevées, c'est cela même, opina McSimmins ; c'est une tâche qui l'intéresse vivement, et il la remplit à merveille.

— Je n'irais pas jusque-là, dit le consul. Je ne sache pas que son zèle ait jamais eu de conséquences pratiques.

— Moi, si, protesta McSimmins avec animation. Et j'ai la prétention de connaître le pacha mieux que vous ne le connaissez vous-même, puisque je suis resté un mois son hôte. Mais, revenons à mon histoire. Lorsque j'entrai, on me fit passer par la salle à moitié publique dans laquelle il tient ses audiences, puis traverser la première cour qui est plantée de palmiers ; après quoi, l'on m'introduisit dans une salle plus petite, garnie sur trois côtés de divans couverts de riches tapis orientaux ; là, m'ayant invité à m'asseoir, le serviteur qui m'avait reçu disparut derrière les lourdes tentures qui masquaient la porte. Au bout d'un instant, je vis entrer cet obséquieux bonhomme qu'est le secrétaire du pacha, suivi d'un autre serviteur portant sur un plateau deux minuscules tasses de café. Le secrétaire me salua avec toute la déférence et la platitude qui le caractérisent et me pria de lui remettre mes papiers, afin de permettre au pacha de les examiner, et il ajouta que le pacha se ferait un plaisir de me recevoir en particulier une fois que l'affaire serait conclue. J'avais sur moi, dans une enveloppe bleue, mon passeport et le document qui me donne droit de cité ; je remis cette enveloppe au secrétaire. Alors, au nom de son maître, il m'invita à boire du café. Je m'imagine que ce café devait contenir un narcotique quelconque, car, peu de temps après, je me sentis pris de sommeil et ne me rappelai plus rien, jusqu'au moment où, me réveillant, je m'aperçus qu'on m'avait transporté dans la cour de la Grande Fontaine et soigneusement ligoté. Est-ce que vous l'avez vue, cette cour de la Grande Fontaine, monsieur le consul ?

— Non, répondit le consul, je n'ai jamais pénétré plus loin que la cour des Palmiers.

— La résidence du pacha est composée d'une énorme agglomération de bâtiments qui ressemble quelque peu à une ville entourée de murailles. Si belle que soit la cour des Palmiers, elle ne peut se comparer, au point de vue de la magnificence, à celle de la Grande Fontaine. Le sol en est recouvert d'une mosaïque composée de marbres de diverses couleurs ; tout le reste est d'un blanc immaculé. Autour, il y a

des arcades arabes soutenues par de très fines colonnettes brillantes qui m'ont paru être en onyx ou en quelque pierre blanche très rare. Les arcades elles-mêmes sont en marbre, et on les dirait sculptées dans de la neige vierge. Le sol de la galerie, qui court sous ces arcades, est légèrement surélevé et presque complètement couvert de somptueux tapis persans. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette cour, c'est la fontaine elle-même. L'eau qui l'alimente doit provenir d'un cours d'eau ou d'un lac situé dans les montagnes avoisinantes, et la fontaine consiste en un seul et unique jet énorme, gros comme la cuisse d'un homme, qui s'élève tout droit en l'air, à la façon d'un palmier liquide. Il retombe avec un bruit harmonieux dans une vasque spacieuse et profonde, entourée d'une large et solide bordure en marbre. L'intérieur de cette bordure offre des contours singulièrement irréguliers et bizarres qui, m'a expliqué le pacha, représentent, en caractères arabes, la citation du Coran qu'il préfère.

— Quelle excellente idée ! interrompit le consul.

— N'est-ce pas ? approuva son interlocuteur. Mais, peut-être, sur le moment, ne l'ai-je pas appréciée ainsi qu'il convenait, car je me trouvais dans une position très désagréable et très fatigante. On m'avait, en effet, glissé un gros bâton sous les genoux et ensuite tiré les bras pour me les faire passer sous chacune des extrémités de ce bâton, jusqu'à permettre aux jointures de mes coudes de laisser mes jambes se replier sur ma poitrine. J'avais, en outre, les poignets étroitement ficelés l'un contre l'autre, et les liens qui les retenaient allaient se rattacher, je ne sais trop comment, derrière mon dos. Enfin, j'avais les deux chevilles réunies par des fers, et j'étais ainsi couché sur le dos, troussé comme un poulet que l'on va mettre à la broche. Le pacha, lui, était assis sous la galerie, sur une pile de coussins et de tapis, les jambes croisées selon la manière ottomane, et fumait tranquillement son narghileh, dont le glouglou était étouffé par le bruit harmonieux des éclaboussures du jet d'eau. De temps en temps, il s'interrompait pour prendre la tasse de café placée à côté de lui, et, buvant à petites gorgées, me regardait placidement, avec cette expression sereine et contemplative que vous avez, sans doute, remarquée dans ses yeux rêveurs lorsqu'il a envie de converser sur des sujets philosophiques. Autour de lui se tenaient quatre vigoureux Nubiens, noirs comme de l'ébène, à qui le pacha, ainsi qu'il me l'apprit plus tard, avait été obligé de faire couper la langue, parce que les propos stupides de gens de cette classe lui étaient insupportables à entendre.

« Au bout d'un certain temps, le pacha eut la condescendance de m'adresser la parole. Il m'exprima, en termes choisis, le plaisir qu'il éprouvait à me recevoir sous son humble toit, qui, en l'occurrence, se composait tout bonnement de la voûte des cieux, constellée d'étoiles brillantes... Mais c'est un détail. Ensuite, il ajouta qu'il s'intéressait énormément à ma campagne en faveur de l'eau froide, et me déclara qu'il serait heureux de m'entendre raconter moi-même ce qui m'était advenu depuis l'époque où je lui avais fait l'honneur de visiter la région qu'il gouvernait.

« Je lui répondis, en jetant un coup d'œil significatif sur mes liens, que ce qui m'advenait actuellement n'avait rien de bien encourageant, et il poussa l'amabilité jusqu'à sourire et à incliner la tête vers moi ; puis, après avoir tiré quelques bouffées de son narghileh et absorbé une autre gorgée de café, il poursuivit, de son ton le plus doux et le plus suave : « Je me suis très occupé, ces derniers temps, de votre théorie sur l'eau froide, et j'ai résolu de tenter quelques expériences pratiques afin d'en éprouver la valeur. La bordure en marbre de la fontaine qui est derrière vous a été construite par un esclave grec que je possédais et qui, quoique doué de mains fort habiles, avait une tête si pleine d'idées frivoles que j'ai été contraint de la lui faire trancher. Suivant les instructions que je lui avais données, il avait néanmoins très bien accompli son travail, et l'on peut lire, sur la bordure, la citation que voici, en caractères arabes : *Si tu rencontres dans le désert un ami qui manque d'eau, donne-lui-en en abondance*. J'ai donc l'intention maintenant de la mettre en pratique et d'en éprouver la sagesse en vous l'appliquant à vous-même.

« — En vérité, monsieur le Pacha, lui dis-je, je suis assez lavé comme cela pour aujourd'hui ; mes vêtements sont encore tout mouillés.

« — Mes Nubiens, me dit le Pacha avec calme, ont été forcés, bien malgré eux, de vous tremper dans ce bassin, de manière à vous faire recouvrer la pleine jouissance de vos facultés, que vous sembliez avoir perdue ; cette immersion a fort heureusement eu le résultat désiré et c'est grâce à cela que j'ai à présent l'avantage de m'entretenir avec vous. Cependant ma magnanimité ne saurait se borner à un aussi léger service. L'adage dit : *en abondance*, et c'est d'après cet adage que je me propose d'agir.

« — Je me permettrai, monsieur le Pacha, repartis-je, de vous faire observer que je suis citoyen d'une nation qui vit en bonne intelligence avec le gouvernement du Sultan. Malgré tout le respect qui est dû à votre autorité, je proteste contre le traitement que l'on me fait subir, et je vous avertis que, si vous avez l'intention de m'infliger de nouvelles indignités, ce sera à vos risques et périls.»

« Le Pacha se caressa la barbe et m'adressa une autre inclination de tête pleine de déférence. “Ce que vous me dites là, me répliqua-t-il, implique une discussion d'ordre international ; or, dans les entretiens de bonne société, que l'on ne tient pas à voir dégénérer en disputes, c'est généralement un sujet que l'on évite, à ce qu'il me semble. Donc, si vous le voulez bien, contentons-nous de parler de votre campagne en faveur de l'eau froide.”

« Ce disant, il fit un signe à ses Nubiens, et deux d'entre eux, me ramassant comme un paquet de linge sale et me balançant d'avant et en arrière, me lancèrent brusquement dans le jet d'eau de la fontaine. La formidable trombe liquide qui jaillissait du sol me frappa en plein dos avec la force d'un coup de bélier, et je me sentis projeté en l'air comme un boulet de canon. Malheureusement, je ne suis pas assez habile pour vous décrire l'horreur à laquelle je fus en proie dans cet affreux moment. Je tournoyais sur moi-même avec une rapidité étourdissante, et, quand j'essayais de hurler, l'eau s'engouffrait si violemment dans ma bouche ouverte que j'en étais suffoqué. Néanmoins, mes souffrances étaient, en somme, plutôt morales, que physiques, car, sauf lorsque je tournais de telle façon que le jet m'arrivait dans la bouche, je n'éprouvais, à vrai dire, aucune souffrance corporelle. À un moment donné, comme je restais quelques secondes dans une position assise, j'eus le temps de voir que j'étais très haut en l'air au-dessus des palmiers les plus élevés, montant et descendant comme un œuf dans une baraque de tir forain. En dépit de ce mouvement d'ascension et de descente continuels, je reconnus sans peine la ville silencieuse et désertée, à cette heure-là, sous le clair de lune. Malgré le bruit de la fontaine, j'entendais le Pacha battre des mains et manifester son contentement à la vue de ce spectacle peu banal. “Bravo, bravo, s'écriait-il, l'illustre McSimmins danse avec une habileté vraiment digne d'éloges !”

« Ce soir-là, ma torture se termina par un moment d'effroyable épouvante. Je suppose que le Pacha fit un signe, et que l'un de ses esclaves, à l'aide d'un levier, arrêta subitement l'eau. Pendant un instant, il me sembla que je restais suspendu entre ciel et terre ; puis je tombai comme un bolide. Jamais je n'oublierai la somme d'angoisse que j'éprouvai durant ce laps de temps infinitésimal. J'avais l'idée que l'intention du Pacha était de m'empaler sur l'ajutage d'où sortait le jet, mais je me trompais. L'eau se remit à cracher avant que je ne fusse parvenu au niveau de la galerie, et le choc fut si terrifiant, entre moi qui tombais et le jet qui montait, que je perdis instantanément connaissance. Quand je revins à moi, je me retrouvai sous la galerie, étendu sur des tapis et entièrement dépouillé de mes vêtements trempés. Mais je vous ennuie, peut-être, avec ce long récit ?

— Au contraire, protesta le consul, je n'ai jamais de ma vie rien entendu de plus intéressant. »

LA SUITE DANS LE RECUEIL